



Points de vue des auteurs « Asperger » et des psychanalystes sur l'autisme

Alex Raffy

DANS **LE COQ-HÉRON** 2017/2 N° 229 , PAGES 31 À 44
ÉDITIONS **ÉRÈS**

ISSN 0335-7899

ISBN 9782749255378

DOI 10.3917/cohe.229.0031

Date de mise en ligne : 01/08/2017

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-le-coq-heron-2017-2-page-31?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour érès.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur [cairn.info/copyright](https://shs.cairn.info/revue-le-coq-heron-2017-2-page-31?lang=fr).

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.



Alex Raffy

Points de vue des auteurs

« Asperger » et des psychanalystes sur l'autisme

Depuis l'ancienne classification psychiatrique qui faisait de l'autisme une psychose ayant débuté dans les deux premières années de la vie¹, la question diagnostique s'est complexifiée. Les écrits d'autistes parvenus à développer un langage suffisant nous offrent des témoignages de leur vécu révélant des difficultés de traitement des seuils sensoriels et de synthèse de l'encodage des informations/excitations qui paralysent leur fonctionnement intérieur. Ces autobiographies montrent qu'un travail sur mesure a permis ces évolutions favorables.

Bien que l'autisme perturbe le développement langagier, relationnel et intellectuel, des autistes de haut niveau défendent la spécificité de leur fonctionnement, comme les sourds revendiquent une culture sourde. Des auteurs autistes promeuvent de façon ambivalente l'appellation « personne avec autisme », tout en défendant leur « être autiste ». Si on doit se méfier des étiquettes, et déplorer que le qualificatif « autiste » précédé de « complètement » fasse office d'insulte, inversement, l'autisme n'est pas une simple casserole que l'individu traîne derrière lui. Cet être-au-monde spécifique présente des singularités handicapantes, parfois surcompensées par des compétences exceptionnelles. Certains de ces traits sont « handicapants », au sens où l'autiste y tient : recherche ou évitement spécifique, stéréotypies.

Je ne sais si, pour paraphraser Lacan évoquant la folie, l'autisme est une limite de la liberté de l'homme, mais dans son tableau le plus grave, il renvoie à un être-au-monde douloureusement sensible et vulnérable avec fermeture subjective, dans un contexte de désintégration sociale, avec arriération, incurie et inactivité complète, assorties d'hétéro et d'autoagressivité liées à l'angoisse et à un désespérant sentiment d'impuissance. Hormis les causes premières d'une différenciation autistique, en aval les chercheurs évoquent un excès de testostérone (Baron-Cohen²), une anomalie de la substance blanche, un défaut

1. *Le Manuel de psychiatrie de l'enfant* de J. de Ajuriaguerra (Masson, 1970) en faisait toujours état en 1980.

2. S. Baron-Cohen, « L'autisme, une forme extrême du cerveau masculin ? », *Terrain*, n° 42, 2004.

du lobe temporal, un hémisphère cérébral gauche déficient (Tammet³), ou un ventricule gauche du cerveau trop allongé associé à un cervelet trop petit et à des amygdales surdéveloppées (Grandin⁴).

Ces questions touchent au débat conflictuel relatif aux causalités de l'autisme. Personnellement, ayant rencontré dès mes débuts professionnels des familles d'autistes dont le reste de la fratrie était parfaitement sain et les parents ordinaires (certes modifiés par cette épreuve), j'ai vite abandonné l'idée d'une étiologie psychogène. Certains autismes se laissent même deviner dès les six premiers mois ! Hormis l'hospitalisme des nourrissons susceptible de provoquer des troubles autistiques, les autres autismes me paraissent avoir une base organique d'origine variable, souvent multifactorielle, faite d'hérédité (x fragile, maladie orpheline), de déséquilibres et de perturbations du développement in utero (diabète gravidique, médicaments et produits ingérés), de facteurs congénitaux (épilepsie, absence de corps calleux) ou influant sur l'épigenèse. Le contexte extérieur ne fait que minorer ou majorer ces données. Une mère psychotique perturbée n'engendrera pas d'autiste mais aura un enfant hypervigilant, voire hypermature, capable de deviner son état à distance rien qu'à son allure.

Approche descriptive des traits autistiques

Au-delà des étiologies inférées, la définition de l'autisme (et des psychoses) est difficile à établir si on ne se contente pas de sa qualification de « trouble neurodéveloppemental » ni d'une liste de symptômes. À défaut de décrire une structure, on peut évoquer un fonctionnement, en considérant que l'autiste est un sujet « mal barré » au sens lacanien, à savoir, un individu en difficulté avec la castration symbolique et dans son nouage entre les dimensions du réel, du symbolique et de l'imaginaire. Cette approche phénoménale très large a le défaut d'inclure la psychose, voire certains fonctionnements névrotiques, mais on les distinguera cliniquement par la négative, puisque a priori, il n'y a ni délire ni hallucination dans l'autisme. La recherche d'immuabilité et la fuite des stimulations fortes ne se retrouvent pas non plus nécessairement dans les psychoses infantiles, lesquelles élaborent souvent de façon explicite un délire sur l'image du corps. Mon doctorat aussi un peu délirant évoquait deux polarités dans le vécu pathologique de l'image du corps⁵ : une chambre millipore ouverte à tout flux dans la psychose infantile, l'autisme, voire la schizophrénie et la mélancolie (le tube bouche-anus étant un élargissement de deux trous parmi une multitude), et un tore dans la manie et la paranoïa (chambre à air menacée par les intrusions de l'autre).

L'enfant autiste rencontre des difficultés dans la construction de sa personnalité, dans son rapport à l'autre, au langage et au corps, que je regroupe arbitrairement en sept points :

1. *L'autiste est confronté de façon incompréhensible et insupportable à la castration, soit à ce qui fait barrière à sa jouissance.* Dans son roman à forme autobiographique *Métaphysique des tubes*, Amélie Nothomb décrit un nourrisson autiste s'astreignant à une existence de tube passif traversé par des flux, mais néanmoins rapportée à celle du Tout-Puissant :

« Dieu était l'incarnation de la force d'inertie [...] Heureusement, aucune forme de langage n'est possible sans l'idée de mouvement [...] Vivre signifie

3. D. Tammet, *Je suis né un jour bleu*, Paris, Éd. des Arènes, 2007.

4. T. Grandin, R. Panek, *Dans le cerveau des autistes*, Paris, Odile Jacob, 2014, p. 34, 42.

5. Cf. A. Raffy, « Corps réel et image du corps dans les psychoses », *L'information psychiatrique*, n° 3, 1996.

refuser... Dieu n'avait rien refusé parce qu'il n'avait rien choisi. C'est pourquoi il ne vivait pas [...] Dieu ne se comparait pas. Il sentait en lui un pouvoir gigantesque et s'offusquait de se découvrir incapable de l'exercer⁶. »

Le « tube » va accepter les limites et sa dette, sous l'effet des principes de plaisir et de réalité :

« Peu à peu, un vif désagrément s'emparait de lui. Il s'apercevait que ces objets existaient en dehors de lui, sans avoir besoin de son règne. Cela lui déplaisait, et il criait. »

En découvrant que l'autre peut lui procurer du plaisir (bâton de chocolat blanc mis en bouche), le « tube » se décide à être petite fille. Hugo Horiot justifie ainsi le mutisme autistique de son enfance :

« Je suis prisonnier de mon corps et si je parle, je serai prisonnier de vous autres⁷. »

La vulnérabilité l'amène à une recherche de toute-puissance, quel qu'en soit le prix. Tout interdit ou limitation portant sur une jouissance attendue ou à interrompre, sur la satisfaction d'une obsession considérée comme légitime, déclenche une crise clastique à dimension existentielle (Sean Barron⁸, Hugo Horiot, Birger Sellin⁹). Pris dans un sentiment d'urgence vitale, l'autiste explose de colère sur un mode psychopathique, comme si l'obstacle rencontré était susceptible de démanteler, déconstruire son moi. Ce qui renvoie au point suivant.

2. *Les modalités du rapport au symbolique sont difficiles à négocier du fait d'une appréhension métonymique du monde.* Le langage pose problème, allant du retard global avec mutisme (aphasie ?) à un accès difficile à la fonction métaphorique ; sa réception est aussi problématique, et il arrive que l'autiste entende les paroles comme un bruit plutôt que comme un échange, l'obligeant à de gros efforts de concentration pour y donner sens. L'écholalie autistique traduit une opération problématique de décodage et d'élaboration verbale, associée à la difficulté de soutenir une parole propre, car la subjectivité se trouve comme dissoute, du fait d'une attention perturbée par les surexcitations sensorielles. Durant son enfance, les gens parlant vite amenaient T. Grandin « à fermer les écouteurs ou à faire une crise ». Naoki Higashida, autiste de 13 ans, opère un cheminement complexe pour dialoguer :

« D'abord, je scanne ma mémoire pour trouver une expérience aussi proche que possible de ce que je suis en train de vivre. Quand j'ai trouvé celle qui correspond le mieux, j'essaie de me rappeler ce que j'ai dit à l'époque. Avec un peu de chance, je tombe sur une expérience utilisable et tout va bien. Si je n'ai pas de chance, je me sens paralysé par la même situation de naufrage¹⁰... »

Ceci n'empêche pas des autistes devenus adultes (Tammet, Schovanec) d'apprendre des langues en un temps record (l'islandais en une semaine) ou de réciter des heures durant les décimales de *pi*. Ces performances inouïes s'opèrent par une surcompensation synesthésique, *via* des percepts visuels et émotionnels. Une appréhension métonymique du monde étayée sur des bribes de présence remplace la fonction métaphorique plus propre à symboliser l'absence. Le mode de pensée autiste s'organise à partir de proximités sensorielles croisées et de voisinages ; or, *l'appréhension métonymique du monde négocie très difficilement la coupure*, l'intersection, puisqu'elle s'étaye sur des traces,

Ce que l'autisme interroge
en nous

6. A. Nothomb, *Métaphysique des tubes*, Paris, Albin Michel, 2000.

7. H. Horiot, *L'empereur, c'est moi*, Paris, Éd. L'iconoclaste, 2013, p. 43.

8. J. Barron, S. Barron, *Moi, l'enfant autiste*, Paris, Plon, 1993, p. 115.

9. B. Sellin, *Une âme prisonnière*, Paris, Robert Laffont, 1994.

10. N. Higashida, *Sais-tu pourquoi je saute ?*, Paris, Éd. des Arènes, 2014, p.41-42, 34.

des bouts de présence : c'est tout ou rien, une absence totale par complète coupure/disparition ne fera pas sens dans ce système de pensée, d'où l'angoisse et les colères clastiques lors d'une frustration, d'un manque hors sens, soit un vide sidérant vécu sur le versant d'une castration, voire d'un anéantissement subjectif.

Cette modalité de pensée est évoquée par Freud lorsqu'il parle de « langage pictural » (« pensée en image » de Grandin) à propos des processus primaires dans le rêve, ajoutant que :

« c'est dans le rêve seulement que le contenu représentatif n'est pas pensé, mais est transformé en images sensibles¹¹. »

L'appréhension autistique qui emprunte au fonctionnement associatif du processus hallucinatoire du rêve est une *pensée métonymique*, car elle use de la contiguïté, d'associations sensorielles et se réfère aux détails, à des traces/bouts de l'objet absent, par contraste avec la pensée métaphorique globalisante de tous et des poètes romantiques. Les métaphores sont plus difficiles à élaborer et à interpréter dans cette approche sensible. Les très jeunes enfants usent aussi du registre métonymique avant de l'abandonner en grandissant, et c'est probablement cette approche plus sensorielle qui leur permet d'apprendre les langues plus vite et mieux que les adultes. Évoquer la partie pour le tout (« une voile » pour un bateau) est une figure de rhétorique, la *synecdoque*, qui relève des processus métonymiques. Pour Schovanec, la reconnaissance d'une personne, c'est-à-dire aussi la représentation mentale de son absence, ne se construit pas à partir d'un visage, d'une profession ni du patronyme :

« Les personnes avec autisme ont tendance à retenir les détails plutôt que la globalité. J'ai par exemple plus de mal à retenir le visage que la couleur des chaussettes d'une personne : par la suite ce ne peut être un critère d'identification des personnes¹². »

En donnant forme, couleur et texture aux chiffres, lettres et mots, Tammet montre la redoutable efficacité d'une pensée métonymique à l'œuvre, en parvenant par intuition visuelle à calculer et à apprendre les langues, sans autre effort que de se laisser aller à sa *pensée associative*. D'où son invention d'une langue plus « sensorielle » que symbolique, nous rappelant la participation du corps aux processus mentaux :

« Rêver le jour où je parlerais une langue bien à moi [...] et que cela exprimerait exactement quelque chose de moi-même... J'ai nommé ma langue le "Mänti". [...] Quand je pense ou que je parle en Mänti, c'est comme si j'étais en train de peindre avec des mots¹³. »

Existe-t-il un continuum entre les normotypes et les autistes, dont les chaînons intermédiaires seraient des Rimbaud (audition colorée du poème des voyelles) et des Van Gogh (épileptique comme Tammet et Kim Peek) ? Grandin révèle ainsi que *La nuit étoilée* de Van Gogh correspond à la schématisation exacte d'une formule mathématique des turbulences. Le test de Rorschach connaît déjà le rapport spécifique des épileptiques et épileptoïdes à la couleur et au mouvement.

3. *L'articulation du symbolique (langage, subjectivité, loi) avec le réel (la limite) et l'imaginaire (attentes, conventions sociales) – qui renvoie à la castration symbolique – est malaisée ou impossible à effectuer.*

11. S. Freud, *L'interprétation des rêves*, Paris, Puf, 1967, p. 454.

12. J. Schovanec, *Je suis à l'est !*, Paris, Pocket, 2013, p. 130.

13. D. Tammet, *op. cit.*, p. 216.

« Pour que le langage prenne une signification, relate Donna Williams, il faut pouvoir établir un lien entre le langage et ce qu'il désigne, comme entre celui qui parle et celui qui écoute. Pour moi, un mur infranchissable se dresse dès que ce lien se révèle trop direct¹⁴. »

Cela entraîne une incapacité à comprendre et à accepter que des éléments de réalité contredisent les attentes liées à un ordre symbolique : des bus n'arrivant pas à l'heure ou dans le désordre, une promesse non tenue du fait d'un impondérable, vont perturber l'autiste. Même chez les individus atteints d'Asperger, l'accès à la métaphore ne va pas de soi, et le double sens des mots doit leur être initialement expliqué. L'intelligence sociale qui leur manque cruellement relève aussi du pacte symbolique unissant une communauté : langue dans son lexique et sa syntaxe, codes sociaux et significations implicites. Un autiste Asperger relate ses intérêts spécifiques sans deviner l'ennui qu'il engendre ; un autre soutient sans affect devant ses parents son espoir qu'ils meurent vite ; et un grand-père attaché à sa fille et à ses petits-enfants continue à casser des noix sans aucune expression de tendresse à leur retour de voyage. Pour pallier ce manque d'expressivité et d'intuition, des cours dispensés dans des centres ressources autisme (CRA) apprennent aux adultes Asperger à décoder les expressions du visage et à les adopter, afin de ne pas donner l'image d'un extra-terrestre ou d'un monstre froid au travail et en société.

4. *La subjectivité¹⁵ est pour les autistes, et à des degrés divers, bien plus mal assurée que chez les autres.* Les autistes les plus profonds ne peuvent en témoigner, faisant dire à Bernard Golse que « certains se situent véritablement en deçà de l'accès à l'intersubjectivité, n'ayant aucune conscience possible de l'existence d'autrui¹⁶ ». Selon Schovanec, Golse aurait même publiquement soutenu « qu'il était incorrect de dire *personne autiste*, puisque les enfants en question souffrent d'une pathologie autistique qui les empêche d'être une personne ». Si ce dernier l'a dit ainsi, cela me paraît inexact, puisque le fait qu'ils fuient le regard ou se protègent les oreilles des intrusions de l'autre tend à prouver qu'il y a quelqu'un qui se défend. Néanmoins, si nombre d'entre eux acquièrent tardivement le « je », parviennent difficilement à se mettre à la place de l'autre ou n'ont pas l'idée de se déshabiller lorsqu'ils ont chaud, on est en droit penser que l'individualité (et le moi ?) de l'autiste est infiniment plus diffractée et instable que celle du normotype. Williams évoque ce lien entre difficulté subjective et prise de parole en première personne :

« L'usage du pronom "tu" me permettait d'évoquer les événements qui m'avaient concernée de la façon la plus impersonnelle qui fût¹⁷. »

Hugo Horiot, qui refusa son prénom Julien, et Donna Williams qui s'identifiait selon le contexte à ses amies Willie et Carol, témoignent d'une identité problématique nécessitant de changer de peau pour tenter d'échapper à une subjectivité incertaine ou trop pesante. Mais ce procédé relève déjà d'une névrosisation de la personnalité, du moins pour Horiot.

5. *Le vécu du corps propre est doublement problématique.* D'une part, l'association entre subjectivité et corps sensoriel s'opère plus difficilement que les autres. L'approche anglo-saxonne illustre ce processus à partir du concept d'un *Moi-peau* non/mal constitué, voire indifférencié entre mère et enfant¹⁸. Sans évoquer la représentation maternelle, Grandin confirme ce mal-être :

14. D. Williams, *Si on me touche, je n'existe plus*, Paris, Robert Laffont, 1992, p. 275.

15. Lacan introduit le concept de subjectivité en psychanalyse en insistant sur la barre (noté \$) de la soumission à la castration. Le sujet, toujours supposé, se construit/déduit dans les interstices d'une parole (chaîne signifiante) ; il se distingue du moi triomphant des normotypes et du citoyen à venir, qui préoccupe éducateurs et pédagogues.

16. B. Golse, « L'autisme entre psychanalyse et neurosciences... », *Le Coq-Héron*, n° 222, 2015.

17. D. Williams, *op. cit.*

18. Cf. les travaux de E. Bick, mais aussi de D. Anzieu, *Le Moi-peau*, Paris, Dunod, 1995, p. 81.

« Parfois les gens avec autisme ont des problèmes avec les frontières de leur corps. Ils sont incapables de juger par la sensation où finit leur corps et où commence la chaise sur laquelle ils sont assis¹⁹. »

D'autre part, l'autiste peut être en difficulté avec le vécu corporel de ses flux internes (peur d'exploser en poussant pour déféquer, comme Horiot) et externes (panique au toucher, aux sons et sollicitations sensorielles multiples). Comme dans les psychoses, leur image du corps – touchant parfois au schéma corporel – semble morcelée ou en danger de l'être ; cela provoque ou éveille des fantasmes effrayants. C'est, dit Higashida, « comme si j'avais l'impression que mon corps tout entier sauf mon âme, appartenait à quelqu'un d'autre et que je n'avais aucun contrôle sur lui ». Rendant compte de son hyperactivité, il s'en explique :

« Mon corps est toujours en mouvement [...] Quand je ne suis pas en train de faire quelque chose, j'ai l'impression que mon âme se détache de mon corps²⁰. »

L'autiste Tito justifie ainsi son besoin de tourner sur lui-même : « C'est pour rassembler les morceaux. » Horiot dit aimer les tuyaux, précisant que « boyaux – tuyaux. C'est pareil ». Contrairement aux psychotiques, les autistes n'élaborent ni délire ni hallucination touchant au corps, tandis qu'à la différence des névrosés, ils ne parviennent pas à tamponner leur angoisse par un imaginaire érotisant le corps propre et la relation à l'autre. L'intérêt pour les tuyaux ne relève pas seulement d'une image du corps problématique ou d'une angoisse relative aux boyaux, mais d'une interrogation sur l'origine, l'originel et l'infini :

« Bruits d'écoulements [...] la tuyauterie éructe gargouille et sommeille [...] Les tuyaux vont toujours très loin [...] car je vois où ils commencent, mais jamais où ils aboutissent. La source doit être très loin derrière le mur, enfouie dans la Terre. [...] Peut-être même qu'ils vont se réunir en un seul tuyau, énorme, gigantesque ? Et cet énorme tuyau, où va-t-il ? Sûrement au centre de la Terre [...] Les humains et la Terre viennent tous de la même matière, de la poussière d'étoile [...] Mon père est en voyage. Il n'a pas le temps de m'emmener au centre de la Terre [...] C'est trop long, mon choix est fait. Ce sera le ventre de maman. Je ne veux pas tuer maman ni lui faire de mal en lui ouvrant le ventre, alors il me faudra redevenir infiniment petit²¹. »

Bien que sa passion des tuyaux touche à une interrogation universelle sur l'origine, Horiot imagine un retour en sa mère, qui censura l'évocation de ce désir dans son livre²² pour éviter que leur relation ne soit qualifiée d'incestueuse par les psychanalystes.

6. *Les autistes peinent à hiérarchiser et à synthétiser la multitude des sollicitations extérieures, du fait d'une hypersensibilité sensorielle.* Grandin reprend une hypothèse tirée de la revue *Brain* (2004), selon laquelle l'autiste souffrirait d'une hyperconnectivité des fibres nerveuses cérébrales à l'échelle locale, et d'une hypoconnectivité à l'échelle globale. D'où une double difficulté à gérer un surplus d'excitations (caresses, percepts simultanés) et à opérer une synthèse faisant sens ; c'est, reprend-elle, le « syndrome du monde douloureusement intense ».

7. *Besoin impératif d'immuabilité, de régularité et de constance.* La recherche d'immuabilité veut protéger des rencontres imprévisibles et conjurer

19. T. Grandin, *op. cit.*

20. N. Higashida, *op. cit.*

21. H. Horiot, *op. cit.*, p. 20-23.

22. F. Lefèvre, *Le petit prince cannibale*, Arles, Actes Sud, 2005.

autoérotiquement l'angoisse, en répondant à l'infinitude des causalités du monde par l'instauration d'un circuit fermé dont l'autiste aurait la maîtrise²³.

« Toute répétition m'enchantait. Chaque fois que j'éteignais une lumière, je savais ce qui allait se produire. Quand j'appuyais sur un interrupteur, la lumière s'allumait. J'en éprouvais un merveilleux sentiment de sécurité parce que c'était chaque fois pareil²⁴. »

Ce besoin homéostatique est un principe économique répondant aux principes de plaisir et de réalité, mais les rituels, stéréotypies et rotation d'objets qui y concourent relèvent aussi de procédures conjuratoires ; car l'autiste peine à s'adapter aux limites du réel (imprévu) et du symbolique (interdit) que son imaginaire peine lui-même à intégrer. Tammet reconnaît une altération de l'imagination dans l'autisme, y compris dans le syndrome d'Asperger. Faute de compromis entre principes de plaisir et de réalité, la frustration fait « péter les plombs » à l'autiste. L'affect ainsi éveillé par une telle intrusion du réel relève-t-il d'une angoisse évoquant une castration symbolique non représentable, d'une énorme anxiété face à une frustration stressante, d'une crainte d'anéantissement par effondrement, ou d'une jouissance ravageuse ? Peut-être l'une ou l'autre suivant le contexte, ou bien toutes à la fois !

Mouvements psychanalytiques et hypothèses psychogénétiques sur l'autisme

En France, les psychanalystes ayant étudié l'autisme infantile se répartissent grosso modo en traditionnels, d'obédience anglo-saxonne, associés à l'International Psychoanalytic Association (SPP, AFP...), et lacaniens (AMP incluant ECF, EPFC, CIPPA, ELP...). Chaque auteur a inventé un mythe ou une fantaisie sur l'origine de l'autisme, pour élaborer sa perspective clinique. Ces analystes ont eu le courage de s'y confronter, lorsque les autres professionnels les considéraient comme perdus pour leur famille et la société. Leur autre mérite est de ne pas les avoir pris pour des idiots incurables et de les avoir respectés, à l'écoute de toutes leurs expressions. À la suite des Anglo-Saxons opposant déjà autisme et schizophrénie infantile, les lacaniens après 1980 vont distinguer autisme et psychose infantile.

Les psychanalystes d'obédience anglo-saxonne

Melanie Klein, dans les débuts de la psychanalyse avec les très jeunes enfants psychotiques, leur attribua une dynamique psychique sophistiquée avec des fantasmes de dévoration s'exprimant à travers la préscience supposée d'objets pulsionnels imaginaires clivés en bon/mauvais : sein et ventre maternels, pénis paternel, etc. L'autiste Donna Williams raconte avoir ri aux larmes lorsqu'un dessin abstrait – figurant pour elle le piège dans lequel elle se sentait enfermée – fut interprété par son analyste kleinienne comme « une vilaine poitrine » qu'elle devait opposer à la « belle poitrine » de ses rêves.

Margaret Mahler adopta l'approche freudienne en appréhendant le pathologique à partir d'une exagération du normal. Elle soutint l'existence d'un « autisme primaire normal » lors des premières semaines de vie, du fait d'une supposée fermeture originelle de l'appareil psychique et sensoriel, et d'une impuissance matérielle l'obligeant à halluciner ce qu'il ne parvenait pas à

Ce que l'autisme interroge en nous

23. J.-C. Maleval, évoqué plus loin, parle d'une « barrière auto-sensuelle » faisant bord.

24. J. Barron, S. Barron, *op. cit.*

obtenir²⁵. L'autisme « secondaire pathologique » aurait consisté à rester à ce stade ou à y retourner, du fait d'un manque de symbiose du bébé avec sa mère pendant les premiers mois de la vie ; d'où l'idée d'essayer de faire régressivement rejouer ces moments dans la cure psychanalytique.

Frances Tustin évoque une « organisation neuro-mentale » incapable de faire face à « la conscience brusque de la séparation » d'avec le sein maternel²⁶. Elle élabore une typologie des autismes selon l'image du corps constituée à partir de leurs défenses psychiques : à carapace (« type crustacé », « type à segment ») ou confusionnel (« type engouffrement », « type fragmenté »). Mais elle revint sur ses positions, avouant que son inspiratrice Mahler, au crépuscule de sa vie, lui avait confié s'être trompée dans son approche de l'autisme après avoir connu les découvertes neuropsychologiques révélant la grande réceptivité des nourrissons²⁷. Exit l'autisme primaire normal !

Donald Winnicott reprit l'idée que des expériences précoces malheureuses (« distorsion du développement affectif avant que l'enfant soit devenu une personne totale²⁸ ») provoquaient ces replis régressifs gravissimes. Il ajouta qu'il fallait aussi envisager une « mauvaise qualité des tissus cérébraux » empêchant l'adaptation.

Honni par les parents d'autistes, Bruno Bettelheim fit un parallèle entre son vécu déshumanisant en camp de concentration et le vécu autistique. Son école orthogénique offrait aux autistes un milieu aimant sans punition, avec un minimum de contraintes. Sa tentative trop projective et utopique a cruellement isolé ces enfants de leurs parents, l'admission dans son institut impliquant une longue coupure d'avec la famille. Accusé de rendre les mères responsables de l'autisme de leur enfant, il soutenait pourtant :

« Cela ne démontre nullement que la mère soit responsable du processus autistique. [...] Heureusement, les psychanalystes commencent à dénoncer le spectre de la mère rejetante²⁹. »

Au-delà de leur diversité – encore n'ai-je pas cité D. Meltzer évoquant « un état primitif essentiellement sans activité mentale³⁰ », dont la relation d'objet se situerait dans un monde bidimensionnel sans profondeur, ou encore G. Haag, etc.) –, ces courants d'obédience anglo-saxonne font tous l'hypothèse d'une catastrophe originelle ayant empêché l'établissement d'un lien mère-enfant pacifiant et constructif. Ce vécu constituant le paradigme des relations ultérieures, l'autiste chercherait à se barricader pour fuir les contacts éveillant des angoisses de destruction et d'anéantissement.

Les psychanalystes lacaniens

Colette Soler ne croit pas en l'existence d'un autisme pur. Elle reconnaît l'autiste comme un sujet parlant, mais hors discours, du fait d'une inséparation non d'avec la mère mais d'avec le signifiant. Le regard et la voix – « signes de la présence de l'Autre » – sont vécus de façon persécutrice. L'Autre est « annulé », avec « un refus de ce qu'il peut intimer par la parole ». Les autistes sont « des marionnettes ou pur réel³¹ ».

Éric Laurent considère quant à lui que, dans le discours autistique, s'entend

« la répétition d'un même signifiant, d'un signifiant Un, d'un S1 [signifiant du sujet] radicalement séparé de toute autre signifiant, ne renvoyant donc à aucun

25. M. Mahler, *Psychose infantile*, Paris, Payot, 1973.

26. F. Tustin, « Améliorer les états autistiques », *Lieux de l'enfance*, n° 3, 1985.

27. F. Tustin, « Le stade autistique primaire de l'enfant, une erreur qui fait long feu » (1993), *Journal de psychanalyse de l'enfant*, n° 38, 2006.

28. D. Winnicott, « Psychose et soins maternels » (1952), dans *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Paris, Payot, 1969.

29. B. Bettelheim, *La forteresse vide*, Paris, Gallimard, 1969, p. 101.

30. D. Meltzer et coll., *Exploration dans le monde de l'autisme*, Paris, Payot, 1980, p. 33.

31. C. Soler, « Hors discours : autisme et paranoïa », *Les feuillets psychanalytiques du Courtill*, n° 2, 1990.

S2 [signifiant portant sur l'autre, l'objet], mais qui produit néanmoins un effet de jouissance, manifeste par cette répétition même³² ».

J'ai ainsi reçu un autiste de 5 ans, Laurent, doué de parole mais imperméable aux interprétations, qui passait ses séances au lavabo à remplir sa bouche d'eau et à recracher, semblant répondre à l'impératif d'un « l'eau rend ».

Robert et Rosine Lefort, faute de cas clinique récent, sont partis de notes prises par Rosine cinquante ans plus tôt lors de son internat, pour écrire sur l'autisme³³. Leur matériel provenait d'observations faites sur de très jeunes enfants de l'Assistance publique ayant souffert et souffrant d'hospitalisme en institution, dont la plupart n'avaient pas ou peu accès à la parole. Ils ont considéré que dans leur structure psychique, il n'y avait pas de S1, pas de signifiant qui les représente. À partir d'une théorie aux fondements métapsychologiques discutables, tout mouvement de l'enfant faisait sens et renvoyait au vécu de son image du corps et/ou à sa relation au psy. Les paroles de Rosine influaient magiquement sur cette image, les modifications psychiques induites se « lisant » dans chaque geste de l'enfant. Les Lefort ont voulu croire que ces interventions avaient eu des effets déterminants sur certains de ces enfants. Comme le disait Lacan, une pratique n'a pas besoin d'être éclairée pour être opérante, et si Rosine eut des effets positifs, ce ne fut pas par des interprétations mais grâce à sa présence régulière, en leur parlant, voire en s'offrant comme parent substitutif.

Henri Rey-Flaud conserve l'hypothèse psychogène et pose un « principe » répartissant la « responsabilité » de l'autisme entre la mère et l'enfant, sous prétexte que ce dernier n'est pas une cire molle :

« Attribuer l'origine de l'autisme à un défaut de relation entre l'enfant et l'Autre ne veut pas dire que la responsabilité de la rupture doit être imputée aux seuls parents. [...] le nourrisson a pu avoir autant que sa mère (et parfois plus qu'elle [lâche-t-il généreusement]) une part déterminante dans le désastre qui a scellé son destin³⁴. »

Dans cette optique, l'autisme donne à voir

« de petits sujets qui, à l'orée de leur vie, ont fait le choix de ne pas répondre à l'appel du symbolique, incarné dans le visage maternel, choix qui les a installés dans la marge de la page où s'écrit la vie des hommes ordinaires ».

Rey-Flaud rend parfois même l'autiste responsable de l'origine de ses troubles, voire de son bagage génétique :

« L'échec du premier contact peut être attribué à l'enfant lorsque, pour des raisons insondables pour la psychanalyse (qui laissent ainsi le champ ouvert à la recherche génétique), celui-ci n'a adressé aucun appel. »

Rey-Flaud confond ou joue sur la confusion entre le bagage génétique et congénital de l'autiste dont il n'est que l'héritier, avec les réactions et bénéfices secondaires de son état, dont on peut le rendre comptable.

Jean-Claude Maleval critique l'approche génétique de Rey-Flaud et reconnaît une subjectivité à l'autiste, insistant sur le regard, et surtout la voix, dans leur rapport à une jouissance effractive affolante, parce que non régulée par le signifiant :

« La position du sujet autiste semble se caractériser de ne pas vouloir céder sur la jouissance vocale. Il en résulte que l'incorporation de l'Autre du langage ne s'opère pas. L'autiste ne place pas sa voix dans le vide de l'Autre, ce qui lui permettrait de s'inscrire sous le signifiant unaire de l'identification primordiale³⁵. »

32. É. Laurent, *La bataille de l'autisme. De la clinique à la politique*, Paris, Navarin/Le champ freudien, 2012. Il faut au moins le jeu de deux signifiants, l'un représentant le sujet et l'autre portant sur l'objet, pour faire langage.

33. R. Lefort, R. Lefort, *Naissance de l'Autre*, Paris, Le Seuil, 1980.

34. H. Rey-Flaud, *Les enfants de l'indicible peur. Nouveau regard sur l'autisme*, Paris, Flammarion, 2010, p. 60.

35. J.-C. Maleval, *L'autiste et la voix*, Paris, Le Seuil, 2009, p. 81.

Maleval appréhende la spécificité de l'autisme, à partir de deux caractéristiques majeures :

« D'une part un trouble de l'énonciation, dépendant d'une carence de l'identification primordiale, d'autre part une défense spécifique prenant appui sur un objet hors-corps, propre à constituer la matrice d'un Autre de synthèse. »

L'auteur insiste sur le recours à un double et à un objet autistique apaisant (machine à serrer de Grandin, objet dur, montage électrique). À la suite de Grandin, Maleval évoque les « îlots de compétences » sur lequel l'autiste s'appuie pour desserrer ses troubles.

Jacques Lacan ne s'est pas penché sur la clinique infantile, hormis deux petites notes et des commentaires dans ses séminaires. Il s'est engagé très tôt dans des débats relatifs à la causalité psychique des psychoses :

« C'est dans un accident de ce registre et de ce qui s'y accomplit, à savoir la forclusion du Nom-du-Père à la place de l'Autre, et dans l'échec de la métaphore paternelle que nous désignons le défaut qui donne à la psychose sa condition essentielle, avec la structure qui la sépare de la névrose³⁶. »

Les lacaniens, suivis des travailleurs sociaux, internes, psychiatres et psychologues, ont alors imprudemment abordé la définition des psychoses par leur étiologie supposée. Freud s'y était certes risqué le premier, mais il décrivait surtout des processus, des problématiques, des types de défense, voire des traits de caractère aidant au repérage d'une structure. Névrose, psychose et perversion renvoyaient, et renvoient toujours pour nombre de cliniciens, à la prédominance d'un type de défense psychique, respectivement : refoulement (*Verdrängung*), rejet (*Verwerfung*), déni (*Verneinung*). La psychose s'est donc trouvée définie comme résultant d'« une forclusion du nom du père », entendue par beaucoup comme le signifiant « père » ou du père sous les auspices de son nom, non reconnu par la mère ou dans le désir de la mère. Je préfère l'entendre comme la description structurale d'un phénomène ne présageant aucune causalité : « un ratage du refoulement originel³⁷ » empêchant l'accès à une fonction métaphorique dont la métaphore paternelle n'est que le paradigme romancé. « Le mythe disait-il dans *Télévision*, c'est ça : la tentative de donner forme épique à ce qui s'opère de la structure. » Pour les lacaniens, la psychose et autisme s'origineraient tous deux d'une forclusion, celle-ci portant sur des processus psychiques distincts (*Bejahung* pour le second).

En traduisant le processus défensif freudien *Verwerfung* par « forclusion » au lieu de « rejet », Lacan a implicitement reconnu un versant irréversible, voire déficitaire dans la psychose, puisque ce terme juridique signifie que ce qui n'a pas eu lieu lors de la constitution subjective devient caduc, nul et non advenu. Concernant l'autisme, Soler soutient que dans les cas favorables, les organes corporels fonctionnent normalement, sauf... le phallus, « l'organe par excellence ». J'ai vu chez certains d'entre eux l'ensemble des symptômes et des difficultés subjectives se résorber, cette normalisation psychique entraînant parfois un émoussement de leurs capacités remarquables, comme par abandon du mode de surcompensation autistique. Toutefois, les modalités ultérieures de la vie amoureuse (froideur et absence d'élan physique) montrent la subsistance de traits à minima³⁸. Faut-il parler d'*autisme de caractère* ou de *postautisme* chez les autistes devenus auteurs ou ceux ayant trouvé place en société ?

36. J. Lacan, *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 575.

37. Traduction de *Urverdrängung* par Ferdinand Scherrer, qu'il a explicitée dans A. Raffy, *La théorie psychanalytique et l'enfant*, Paris, L'Harmattan, 2009, p. 92-93.

38. Cf. T. Grandin, *Ma vie d'autiste*, Paris, Odile Jacob, 1994.

Outre ces théoriciens dont je n'ai évoqué qu'un nombre très restreint³⁹, sur le terrain post-soixante-huitard des années 1970, un causalisme simpliste à la Family Life (« tout est acquis, rien n'est inné ») a imprégné penseurs et travailleurs sociaux ; il confortait l'idéologie d'un déterminisme socio-économique et de l'effet aliénant des valeurs patriarcales, escamotant de ce fait la composante organo-génétique des maladies mentales.

Dans les dernières décennies, des analystes se sont mués en experts pys, tenant dans les médias des positions conservatrices sur le mariage homosexuel, la transmission du patronyme, les méthodes de procréation, s'opposant aussi aux méthodes comportementales voulues par les parents d'autistes. Alors que les autobiographies d'autistes fournissent des témoignages accablants sur leurs expériences psychanalytiques (catéchisme freudien désuet), des analystes « réformistes » ayant subrepticement quitté le champ freudien pour se recycler en neuropsychologues ou comportementalistes participent de l'intérieur au dénigrement de leur discipline⁴⁰. Tous ces éléments ont accentué le divorce entre la psychanalyse et le public, notamment les familles d'autistes, favorisant d'autant le recours aux méthodes comportementales déjà stimulé par la pensée binaire de notre époque. En 2012 et 2016, deux propositions de loi ont ainsi tenté d'interdire toute intervention psychanalytique auprès des autistes, au titre de son « inefficacité » établie par la Haute Autorité de santé. Les analystes ne sont certes pas responsables de l'insuffisance de structures pédagogiques adaptées aux autistes, mais leurs errements ont donné prise aux critiques, faisant d'eux des boucs émissaires. Les parents d'autistes exigent actuellement des méthodes éducatives comportementales, refusent la psychiatrisation et toute quête de sens. Les autistes sont maintenant intégrés de droit à l'école avec un auxiliaire de vie scolaire, et des approches thérapeutiques (hôpital de jour à temps partiel, groupe thérapeutique) ou éducatives sont proposées en parallèle (méthodes Denver, TEACCH, ABA pour qui peut payer). Sans doute faut-il que les parents expérimentent les limites du système récompense/punition où des adultes interchangeables se relaient huit heures par jour pour forcer les défenses autistiques, avant de revenir à une approche plus respectueuse de l'enfant et à un travail sur mesure mené par une personne privilégiée reconnaissant ses compétences spécifiques⁴¹. Michelle Dawson, chercheuse autiste, considère que c'est aux autistes de participer aux décisions thérapeutiques. Elle dénonce la méthode ABA, non évaluée scientifiquement et utilisée en son temps pour éradiquer l'homosexualité :

« Les terribles souffrances des premières semaines d'aba ne sont pas dues à l'extraction hors de nos supposés mondes privés. Il est plus plausible que les pleurs, les cris perçants et les fuites soient ceux du soulèvement d'un enfant qui est forcé de manière répétitive à abandonner ses points forts⁴². »

Des dinosaures à Godzilla, la question des origines

Je termine avec les dinosaures dont j'ai déjà parlé dans mon précédent article au *Coq-Héron*⁴³. Ce thème évoqué dans des psychothérapies de jeunes autistes et dans les témoignages écrits offre des points d'abord clinique. Partagé

39. Pour une synthèse des approches de l'autisme : P. Mazet, D. Houzel, C. Burstein, « Autisme et psychoses précoces de l'enfant », dans *Encycl. méd. chir.*, Masson, 2016, 37-201-G-10, 2000.

40. Le professeur A. Guedeney, membre de la Société psychanalytique de Paris qui dit faire « de la psychanalyse non freudienne », participa au rapport de l'INSERM affirmant la supériorité des thérapies comportementales.

41. Cf. J.-C. Maleval, M. Grolhier, « L'expérimentation institutionnelle d'ABA en France : une sévère désillusion », <http://www.autistes-et-cliniciens.org>

42. M. Dawson, « The misbehaviour of behaviourists. Ethical challenges to autism-ABA industry », 2004. Cf. son blog « Non autistics allowed. Explorations in discrimination against autistics », cité par É. Laurent.

43. A. Raffy, « Conduites autistiques et attaque des liens », *Le Coq-Héron*, n° 216, 2014.

par nombre d'enfants – surtout des garçons –, cet intérêt devient envahissant chez les autistes (majoritairement aussi des garçons). Pourquoi un dinosaure ? D'abord parce qu'il est fort et possède un cuir à toute épreuve (Moi-peau d'Anzieu ? « autisme à carapace » de Tustin ?), ensuite, parce que cet être mythique qui a réellement existé renvoie aux origines. Higashida rend ainsi compte de son plaisir à plonger indéfiniment dans l'eau à partir d'un intérêt pour les origines :

« On veut juste remonter le temps. Retourner dans un passé très très lointain. À l'ère préhistorique où les humains n'existaient pas encore [éviter ce qui angoisse] Je crois que tous les autistes ressentent la même chose à ce sujet [...] Personne ne nous harcèle quand on est dans l'eau. [...] Les autistes n'ont aucune liberté. La raison, c'est que nous sommes des êtres différents, nés avec des sens préhistoriques [notre cerveau reptilien ?]⁴⁴. »

En faisant le tyrannosaure – espèce qui remporte la palme – l'enfant s'escamote, s'oublie dans son rôle. Cette identification, adhésive au moment du jeu, dépasse l'imitation : lorsque l'autiste le joue, il l'est ! J'ai vu un adolescent autiste effacé se métamorphoser lors d'une représentation théâtrale de fin d'année. Il avait incarné son rôle avec un naturel et un aplomb qui avaient stupéfié son auditoire. Dans l'instant, comme les grands acteurs, sans faire semblant, il *était* son personnage. Ce même jeune cassa sa tirelire pour acheter à un roublard la « vraie » épée d'un Chevalier du Zodiaque (dessin animé télévisé) ! Bien que la métaphore soit initialement inaccessible aux autistes, c'est peut-être cette faille, faisant du « jeu » un « je » de synthèse, qui incita Horiot à devenir acteur. Il se faisait appeler par son second prénom, un peu comme Donna Williams qui incarnait Willie et Carol pour échapper à un vide effrayant.

Mais revenons à nos sauriens avec Jérôme, un autiste de 15 ans venu me voir pour des difficultés de socialisation : sexualité problématique avec de plus jeunes, pas d'ami, intérêt trop exclusif pour les dinosaures, mais aussi émergence de questions relatives à sa différence. J'apprends qu'il joue depuis des années un scénario avec des Playmobil, dans lequel – sur fond d'un air menaçant qu'il chante comme dans les films d'épouvante – un requin attrape et dévore par surprise des crocodiles déambulant sur la rive ; toujours ces fantasmes agressifs de dévoration ! Jérôme se passionne pour les dinosaures depuis son plus jeune âge, mais son intérêt se focalise depuis sur un saurien de fiction : Godzilla, dont l'évocation incessante agace son entourage. Cette vedette cinématographique japonaise qui alimente nos séances offre un triple avantage : être anthropomorphe, côtoyer l'humanité et symboliser une agression nucléaire. De quelle catastrophe « nucléaire », responsable de sa différence autistique, Jérôme serait-il issu, tel le superhéros Hulk que la colère transforme en monstre vert depuis sa contamination radioactive ? La question des origines émerge sous les auspices d'un roman familial préhistorique. Nous étudions parfois ensemble les différentes versions et images de Godzilla, dont le gigantisme s'accroît au fil des films. Ce saurien fantastique qui n'est pas toujours dans un rôle de « méchant » s'affronte à des adversaires. Étant un dinosaure en le jouant, Jérôme vivait dans le réel ce que d'autres fantasment, sans recourir au déni pervers. Maintenant, il ne joue plus à être/faire le dinosaure, mais en dessine toujours avec plaisir. Cette identification l'aide à tenir, mais s'avère peu commode pour un vivre-ensemble. N'est-il pas un être

44. N. Higashida, *op. cit.*

étrange, un monstre venu d'ailleurs que les autres enfants ne reconnaissent pas comme étant un des leurs ? Portant une tête de serpent sur son tee-shirt, il dit : « Quand je suis devant la glace, je me dis, je suis pas mon corps [rapport avec son surpoids et sa balourdise ?]. Mon visage devrait être celui des garçons. » Puis, sa revendication identitaire vire : « J'aimerais changer de visage, avoir un visage de serpent. » (Et après ?) « Je ferais peur à tout le monde. Plus personne ne m'embêterait, parce qu'on m'embête à l'école ! » On revient à l'autre motivation d'être un dinosaure – tyrannosaure ou Godzilla – en pensant aux propos d'Horiot face à ses pairs :

« Il me faut porter une armure, être aussi dangereux et féroce qu'un dragon, majestueux comme un lion. Seule la rage de vaincre pourra m'éviter de sombrer. »

Des filles se moquent de Jérôme en lui demandant faussement s'il voudrait être leur petit ami. « De toute façon, personne ne m'aime ! Peut-être que je suis moche ? Je me pose trop de questions ! » Il convient avec moi qu'il est plus facile de faire peur que de se faire aimer ! Or, son intérêt pour une sexualité à deux est bien présent, mais ses approches naïves lui causent des soucis. Il pense « avoir fait l'amour » et « avoir violé » des partenaires dans le passé, pour des jeux de touche-pipi. Cet ado tente de s'en déculpabiliser, ainsi que de son goût interlope pour les films érotiques : « C'est l'âge, c'est les hormones ! »

Pomper, pomper, comme les Shadocks

Des psys soutiennent qu'un diagnostic est nécessaire au thérapeute, permettant d'insuffler à l'autiste une construction prothétique ou de prévenir une décompensation ; mais les autistes l'élaborent spontanément, fût-ce par un objet autistique, et contrairement aux psychotiques, une interprétation ne risque pas de provoquer une décompensation. Si l'enjeu psychique de ce « bricolage » paraît plus vital à l'autiste (le Joey de Bettelheim s'animant avec la mise en marche de sa machine inventée), le mécanisme n'est-il pas le même pour tous ? Pour nombre d'individus, le projet professionnel, puis le métier tiennent cette fonction de prothèse. Lacan nomme *sinthome*⁴⁵ le nœud qu'un sujet – sans être nécessairement psychotique ou autiste – pouvait être amené à bricoler pour faire jouer ensemble, dans le quotidien, les dimensions du réel, du symbolique et de l'imaginaire, lorsque celles-ci n'étaient pas déjà nouées ; car si l'une prolifère sans lien aux autres, cela se manifestera par des ennuis variant selon le contexte et la structure de chacun : angoisse, sensation d'irréalité avec ou sans écholalie, délire, colère clastique, passage à l'acte, naïveté désocialisante, trauma psychique, maladie psychosomatique. Le problème du recours au *sinthome*, c'est que, selon la métaphore de Richard Freymann, comme à vélo, on tombe si on arrête de pédaler ! Je me plais à penser que Lacan fut « sinthomatiquement » tenu dans sa vie par ses analysants qu'il avait du mal à lâcher, et par les séminaires qu'il soutint régulièrement, des années 1950 à sa mort. Sans nier l'existence d'une pensée métonymique au maniement difficile, et sans se substituer à des approches éducatives ou autres (musicothérapie, etc.), une psychothérapie psychanalytique avec les autistes doit répondre à une souffrance psychique, rendant secondaire l'intérêt d'un diagnostic. Au-delà de certains archaïsmes, la puberté psychique que vit Jérôme est bien présente. Il est d'ailleurs amoureux : « Elle est belle, mais je sais pas comment lui dire ! »

45. J. Lacan, *Le Séminaire*, Livre XXIII (1975-1976), *Le sinthome*, Paris, Le Seuil, 2005.

Résumé

Les autobiographies d'autistes aident à l'approche psychopathologique de l'autisme. Le fonctionnement autistique met en évidence l'usage d'une pensée métonymique empruntant aux processus primaires. Les théorisations psychanalytiques relatives à cette pathologie sont évoquées dans leur approche anglo-saxonne et lacanienne. Les outrances idéologiques de certains professionnels ont conduit les associations de familles d'autistes à rejeter la psychanalyse. Enfin, le passage autistique du « faire semblant » à une identification réelle est abordé à partir d'une vignette où l'intérêt pour les dinosaures touche à un questionnement sur les origines et le « naître autiste ».

Mots-clés

Autisme, syndrome d'Asperger, théorie sur l'autisme, image du corps, idéologie psychanalytique, pensée métonymique, psychanalyse, sinthome.

GERPEN

Groupe d'études et de recherches psychanalytiques pour le développement de l'enfant et du nourrisson

Samedi 10 et dimanche 11 juin 2017

Antonino FERRO (Italie)

« **Travail analytique : plaisir, souffrance ?** »

Le plaisir de l'heure analytique

Samedi 2 et dimanche 3 décembre 2017

Mark SOLMS (Afrique du Sud)

Discutant : René Roussillon

« *L'esprit, le cerveau et le monde interne* »

24 mars 2018 à Amiens

Interventions par des membres du Gerpen

« *Les fondamentaux de la psychanalyse de l'enfant et de l'adolescent à l'heure actuelle* »

Samedi 2 et dimanche 3 juin 2018

Christopher BOLLAS (Los Angeles)

Discutant : Alain Gibeault

« *Le processus de l'adolescence et sa pathologie* »

gerpen.org